



«IN MY HOUSE», PAR DIDIER LESTRADE



EN ATTENDANT QUE LA SOUPE DES CLUBS FRANÇAIS REDEVienne DANSABLE, LA HOUSE INSTRUMENTALE DE PÉPÉ BRADOCK SONNE COMME UN REFUGE SALVATEUR. ET DIRE QU'IL Y A HUIT ANS, ON PASSAIT LA NUIT SUR CE «DEEP BURNT» SI TOUCHANT.

Il est désormais indéniable que le clubbing gay est entré dans une phase de récession très proche de celle vécue à la fin des années 90. La majorité des amis autour de vous ragent face à la musique imposée dans les clubs et surtout contre le mauvais esprit qui y règne. Seules quelques micro-niches tentent de présenter une alternative qui, de toute manière, n'intéresse pas le grand public homosexuel. La fragmentation règne. Il faut dire que c'en est fini du mythe selon lequel le club serait un espace d'expérimentation en termes de light show et de sound system. Il suffit de regarder le DVD de la dernière tournée de Madonna pour comprendre que l'innovation est dans le spectacle et non dans les clubs pourris que l'on nous propose, avec trois méchants projos, deux jets de fumigènes et encore moins de chiottes. Le clubbing est devenu, à nouveau, un triste endroit, comme ces amis qui me racontent leur nuit dans un mégaclub de Barcelone où 1000 homos dansaient devant des écrans montrant, en boucle, un best of des pires moments de contamination de films bareback. Sur écrans géants. Ils se désolaient: «Tu comprends, il y a cinq ans, Lady Miss Kier de Dee-Lite passait à la place des bites.» On pourrait croire que ces cycles infernaux sont nécessaires pour prendre conscience qu'un geste déterminant est à entreprendre. Une nouvelle génération d'organisateur de soirées réglera peut-être le problème, mais il est plutôt à craindre que ça donnera une boîte où les jeans fashion pisseux à 180 euros feront la loi. Les gays français ont tellement pris l'habitude de s'expatrier pour passer de bonnes nuits dans les clubs de Berlin ou d'ailleurs qu'ils ont complètement assimilé la certitude que la nuit française, comme de nombreux autres domaines culturels, ne vaut pas grand chose. Il faudra sûrement mettre au passif de Bertrand Delanoë une telle dégringolade dans la vie nocturne parisienne. Et qu'on ne me dise pas qu'il n'y a pas de salles disponibles, c'est l'imagination qui n'est plus au pouvoir! C'est pourquoi, pour achever cette série de chroniques sur 35 tubes de l'histoire de la dance music, le choix d'un disque français s'impose. Nous sommes

en 1999, à la veille de la renaissance du night-clubbing du début des années 2000. Sur le label Kif Recordings sort *Deep Burnt* de Pépé Bradock, face B de *Burning*. Une pochette inquiétante montre des choristes morts vivants (the Grand brûlé's choir). C'est un morceau instrumental où la glace est projetée sur un mur incandescent. *Deep Burnt* est en effet un titre d'une chaleur extrême, construit à partir d'une boucle de quatre notes samplées sur l'intro du *Little Sunflower* de Freddie Hubbard. Ce titre, devenu un classique depuis (il figure sur les compilations de Mastercuts et de Radio Nova entre autres) synthétise la house sous son angle le plus mental. Dans une chronique de 2005, Michael F. Gill disait que ce disque était un parfait exemple d'antagonisme entre la joie et l'anxiété. N'importe qui peut l'entendre: c'est aussi un disque qui peut englober une carrière. On pense aux mélodies de Chez Damier sur Prescription Records, aux tubes de Silicon Soul, à tout ce qui est beau et crédible dans la house. C'est un morceau si deep qu'il vous avale, tout en s'inscrivant dans la famille française des Gilb'r et I: Cube de Versatile et des 4400 amis que Pépé Bradock possède sur MySpace. À l'époque, ce disque m'avait tellement émerveillé que j'ai passé plusieurs mois à me demander s'il fallait contacter Julien Auger, l'homme qui se cachait sous le nom de Pépé ou Trankilou. J'avais déjà un complexe de vieux de la vieille, j'étais intimidé par une telle prouesse musicale et maintenant je vois qu'il met des textes d'Étienne de La Boétie sur son blog. Comme pour beaucoup d'autres, ce sont les raves qui lui ont ouvert les yeux, à un moment où les free rassemblaient encore beaucoup de gens très différents. Après avoir produit des remixes pour tous ceux qui représentent un certains classicisme de la techno, Auger a aujourd'hui son propre label, Atavisme. Définition du *Petit Robert*: «Réapparition d'un caractère primitif après un nombre indéterminé de générations.» Huit ans après *Deep Burnt*, espérons que le clubbing gay saura trouver un petit atavisme quelconque, surtout pour le meilleur.

CE TITRE SYNTHÉTISE LA HOUSE SOUS SON ANGLE LE PLUS MENTAL. UN PARFAIT EXEMPLE D'ANTAGONISME ENTRE LA JOIE ET L'ANXIÉTÉ.